

<http://www.dechargelarevue.com/I-D-no-118-Le-vieux-parle.html>



# I.D n° 118 : Le vieux parle

- Le Magnum - Les I.D -

Publication date: jeudi 29 mai 2008

---

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

---

Page 46 du *Serge Wellens*, récemment paru aux Editions des Vanneaux (remonter de deux cases et voir l'I.D 116), François Huglo me cite, renvoyant à un article resté pour je ne sais quelle raison inédit, et rendant compte de :

## Il m'arrive d'oublier que je perds la mémoire,

de **Serge Wellens** paru en 2006. Comme il y est émis quelques jugements avec lesquels je continue de m'accorder, je ne résiste pas à la tentation de le publier ici.

Si je réalisais un jour l'anthologie à laquelle chacun aspire, - la meilleure d'entre elles selon Eluard, celle que l'on compose pour soi-même -, elle ne manquerait de s'ouvrir, suis-je aujourd'hui assuré, sur un poème de **Serge Wellens**, peut-être même sur un de son dernier livre « *Il m'arrive d'oublier que je perds la mémoire* », que publie Folle Avoine, le fidèle éditeur. Parce que cette poésie, de si peu de mystère, issue d'évidence de la tradition lyrique dont à la fois elle ne refuse aucun effet, mais en use avec tant de naturel et une telle parcimonie qu'elle en devient troublante, se pose comme poésie limite. Indiquerait, pour en revenir à mon idée d'anthologie, qu'en deçà, il n'y a plus de poésie, - problématique qu'à sa manière, posait naguère Georges Godeau, posent aussi aujourd'hui Jean l'Anselme, ou Nathalie Quintane dans ses « *Remarques* » (Cheyne éd.).

## La route fut longue et fraternelle les pluies amicales les arbres complices

Il serait facile d'expédier d'un mot cette poésie en la renvoyant à ses origines, quelque part sous un préau d'école, du côté de Rochefort sur Loire ; cependant, manière de brouiller les pistes et de nous alerter, c'est l'absence de René Char, *le dernier bison du troupeau*, que déplore Serge Wellens. (Encore l'on pense à Godeau qui lui aussi écrivait à l'ombre de cette oeuvre repoussoir). Somme toute, ce qui ici me retient, c'est moins la simplicité de cette écriture (critère on ne peut plus douteux) qu'elle demeure, en toute page, lumineuse.

Le poème de Serge Wellens se tient en équilibre au bord de la notation brute, de celle que l'on destine volontiers à ses carnets intimes, non plus désormais dans l'espoir de la transformer plus tard en quelque merveille, - comme jadis, croit-on comprendre - mais par lucidité, de celle qui rappelle que le plomb, s'il est un jour transmuté, ne l'est jamais qu'en *or ordinaire*, en *or de bijoutier*, - et par désenchantement : *il a bonne mine le poète/ qui sait toujours tout sur tout*. A quoi bon, dès lors, ces *soliloques* ?...

*Il a bonne mine le poète*

*avec sa dernière rose de l'année plus*

*que toute autre exquise...*

[Lire la suite](#)

voir colonne suivante